

CHAPITRE III

LE PORTRAIT REALISTE

I. LE CULTE DE L'ART

Quoiqu'on ait dit, à tort ou à raison, que Gustave Flaubert était le chef de file de l'Ecole réaliste, il ne faut pas oublier que le romantisme l'a très profondément marqué au cours de sa jeunesse. Une dualité importante - Romantisme et Réalisme - existe donc chez lui, dont on retrouve alternativement des traits dans toute son oeuvre.

C'est pourquoi il a dit, en parlant de lui-même :

"Il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit." (166).

Après avoir traité du Romantisme de l'auteur, au chapitre II, nous allons parler maintenant de son réalisme.

Comment Flaubert est-il réaliste ?

Chez lui, cette tendance souvent artistique, se manifeste par l'abondance et le choix des détails, ainsi que par la sélection des mots employés, pour les présenter dans leur réalité vraie.

L'accumulation préalable des éléments nécessaires à la composition de ses romans, l'a souvent obligé à des années de recherches et de préparation, sinon à des voyages.

Nous savons que Flaubert avait le culte de l'art. Or, trouver le détail vrai et le mot juste pour l'exprimer et le mettre en

valeur, était pour lui une forme de l'art.

Lorsqu'il écrit UN COEUR SIMPLE, Flaubert est déjà célèbre, au sommet de sa carrière. Ce petit conte est considéré comme le plus beau fleuron de son oeuvre, car il y a mis toute la variété de son style.

Cependant, UN COEUR SIMPLE n'est que la sombre histoire de la vie d'une pauvre servante, Félicité, qui se déroule à Pont-l'Évêque, petite ville aussi triste que monotone.

Malgré cela, le style y est souvent animé, par exemple, lors de la description du marché, qui a lieu le lundi de chaque semaine:

"Chaque lundi matin, le brocanteur qui logeait sous l'allée étalait par terre ses ferrailles. Puis la ville se remplissait d'un bourdonnement de voix, où se mêlaient des hennissements de chevaux, des bêlements d'agneaux, des grognements de cochons, avec le bruit sec des carrioles dans la rue." (167)

Félicité travaille chez une bourgeoise, Mme Aubain, qui est veuve:

"Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, qui cependant n'était pas une personne agréable." (168)

Par le tableau que Flaubert nous fait de la maison de Mme Aubain extérieur et intérieur - nous ressentons l'atmosphère morne dans laquelle vit cette famille:

"Cette maison, revêtue d'ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. Un vestibule étroit séparait la cuisine de la salle où Mme Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. Deux

bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jeune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta, et tout l'appartement sentait un peu le noisi, car le plancher était plus bas que le jardin." (169)

Au premier étage, on voit la chambre de Mme Aubain, avec le portrait de son mari; puis

"le salon toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d'un drap." (170)

ce qui redouble la tristesse de l'ambiance de cette maison, où - vivent aussi les deux enfants de la veuve Aubain et Félicité, leur servante.

MADAME BOVARY, ce n'est que l'histoire de la vie conjugale d'Emma Bovary au village de Yonville - l'Abbaye, nom qui n'existe pas, mais a été imaginé par Flaubert qui avait pris pour modèle le village de Ry. La situation géographique d'Yonville - la même que celle de Ry - est décrite avec beaucoup de précision et de nombreux et pittoresques détails. C'est à la fois un tableau réaliste et - artistique. De description en description, nous sommes amenés - jusqu'au coeur de la localité. Choisis avec habileté, les mots de ces descriptions forment des phrases harmonieuses. C'est la peinture réelle du paysage, avant l'arrivée à Yonville, ce qui nous place d'emblée dans l'ambiance locale, avec toute sa couleur locale mais aussi dans toute sa monotonie.

"On quitte la grande route à la Boissière et l'on continue à plat jusqu'au haut de la côte des Leux, d'où l'on découvre la vallée. La rivière qui la traverse en fait comme deux régions de physionomie distincte: tout ce qui est à gauche est en herbages, tout ce qui est à droite est en labour. La prairie s'allonge sous un bourrelet de collines basses pour se rattacher par -

derrière aux pâturages du pays de Eray, tandis que, du côté de l'est, la plaine, montant doucement, va s'élargissant et étale à perte de vue ses blondes pièces de blé." (171)

Continuant ainsi d'avancer vers la rivière, par tous les méandres du chemin, on finit par apercevoir le village de Yonville au loin. Ce village, qui ne possède qu'une rue unique, n'offre vraiment - aucune originalité. Son aspect sans variété ne montre partout que platitude. Seule la maison du notaire, la plus belle du pays, aurait quelques prétentions artistiques:

"Puis, à travers une claire-voie, apparaît une maison blanche au-delà d'un rond de gazon que décore un Amour, le doigt posé sur la bouche; deux vases en fonte sont à chaque bout du perron." (172)

Vient ensuite une minutieuse peinture de l'église - extérieure et intérieure:

"L'église est de l'autre côté de la rue, vingt pas plus loin, à l'entrée de la place. Le petit cimetière qui l'entoure, clos d'un mur à hauteur d'appui, est si bien rempli de tombeaux, que les vieilles pierres à ras du sol font un dallage continu où l'herbe a dessiné de soi-même des carrés verts réguliers. L'église a été rebâtie à neuf dans les dernières années du règne de Charles X. La voûte en bois commence à se pourrir par le haut et, de place en place, a des enfonçures noires dans sa couleur bleue." (173)

Là aussi, le choix des mots et leur emploi dénotent que l'auteur connaît bien tout ce qu'il décrit.

Sa description de la mairie en est une autre consécration:

"La mairie, construite sur les dessins d'un architecte de Paris, ost une manière de temple grec qui fait l'angle, à côté de la maison du pharmacien. Elle a, au rez-de-chaussée, trois colonnes ioniques et, au premier étage, une galerie à plein cintre, tandis que le tympan qui la termine est rempli par un coq gaulois, - appuyé d'une patte, sur la charte et tenant de l'autre les balances de la justice." (174)

Ce tableau donne une idée, quelque peu ironique d'ailleurs, de l'architecture et même de la civilisation françaises de cette époque. En fin de compte, Yonville et ses alentours ne laissent qu'une impression de banalité et de platitude.

Cette monotonie est seulement rompue par l'arrivée de l'Hirondelle et, chaque mercredi, par le marché hebdomadaire qui apporte quelque animation à ce triste village.

Voici encore un petit tableau - que l'on peut qualifier d'artistique, tant il est réaliste - de la veille d'un jour de marché, à l'Auberge du Lion d'Or, chez la Veuve Lefrançois:

"... sur la longue table de la cuisine, parmi les quartiers de mouton cru, s'élevaient des piles d'assiettes qui tremblaient aux secousses du billot où l'on hachait des épinards. On entendait, dans la basse-cour, crier les volailles que la servante poursuivait pour leur couper le cou." (175)

On peut donc dire que, par cette présentation détaillée, Flaubert a voulu montrer, "en Gros Plan", les lieux où va se dérouler la triste histoire de la vie d'Emma Bovary.

C'est lorsque Flaubert traite de l'art, sa seule passion, que le lecteur conçoit la profondeur de son souci dans ce domaine.

Comme l'auteur n'a jamais eu l'occasion de faire lui-même de la peinture, c'est en épousant sa soeur, la littérature, qu'il s'est rendu célèbre. L'auteur dit dans L'EDUCATION SENTIMENTALE.

Très jeune, encore à l'école, Frédéric se sent déjà porté vers les arts:

"Il dessina dans la rue des Trois-Rois la généalogie du Christ, sculptée sur un poteau, puis le portail de la cathédrale. Après les drames moyen âge, il entama les Mémoires: Froissart, Comines, Pierre de l'Estoile, Brantôme.



Les images que ces lectures amenaient à son esprit l'obsédaient si fort qu'il éprouvait le besoin de les reproduire." (176)

Pour se rapprocher de Mme Arnoux, Frédéric décida de devenir peintre. Il s'était longtemps demandé s'il serait un grand peintre ou un grand poète.

"Le lendemain, avant midi, il s'était acheté une boîte de couleurs, des pinceaux, un chevalet. Pellerin consentit à lui donner des leçons, et Frédéric l'emmena dans son logement pour voir si rien ne manquait parmi ses ustensiles de peinture." (177)

C'est par ses descriptions que Flaubert montre tout l'intérêt qu'il porte à l'art.

Frédéric espère se voir invité chez les Dambreuse, puis chez les Arnoux. Lorsqu'arrive enfin l'invitation tant attendue des Arnoux, c'est le cœur battant qu'il remarque tout ce qui se trouve autour de lui :

"L'antichambre, décorée à la chinoise, avait une lanterne peinte, au plafond, et des bambous dans les coins. En traversant le salon, Frédéric trébucha contre une peau de tigre. On n'avait point allumé les flambeaux, mais deux lampes brillaient dans le boudoir tout au fond." (178)

Un tel aménagement révèle le goût délicat des propriétaires. Entrant ensuite dans la salle à manger, Frédéric se sent rempli d'admiration :

"La salle, telle qu'un parloir moyen âge, était tendue de cuir battu; une étagère hollandaise se dressait devant un râtelier de chibouques; et, autour de la table, les verres de Bohême, diversement colorés, faisaient au milieu des fleurs et des fruits comme une illumination dans un jardin." (179)

Quelque temps après, Frédéric se rend chez les Dambreuse. Dès l'entrée, il se sent pris par l'atmosphère de richesse et de grandeur, de bon goût et de raffinement distingué qui règne dans cette demeure :

"Il traversa une antichambre, une seconde pièce, puis un grand salon à hautes fenêtres et dont la cheminée monumentale supportait une pendule en forme de sphère, avec deux vases de porcelaine monstrueux où se hérissaient, comme deux buissons d'or, deux faisceaux de bobèches. Deux tableaux dans la manière de l'Espagnolet étaient appendus au mur; les lourdes portières en tapisserie tombaient majestueusement; et les fauteuils, les consoles, les tables, tout le mobilier, qui était de style Empire, avait quelque chose d'imposant et de diplomatique. Frédéric souriait de plaisir, malgré lui. Enfin il arriva dans un appartement ovalo, lambrissé de bois de rose, bourré de meubles mignons et qu'éclairait une seule glace donnant sur un jardin." (180)

C'est par de telles peintures, toutes plines de détails et de couleurs, que Flaubert frappe l'imagination de ses lecteurs. L'auteur y révèle, son culte de l'art par la réalité et la vérité des images. Il est impossible de découvrir aucune fausse note dans les tableaux qu'il présente, qui montrent les endroits où se déroulent les actions de ses romans.

C'est par cette vénération pour l'art que Flaubert s'efforce sans cesse d'atteindre son but: "créer de la beauté".

II. METHODE SCIENTIFIQUE

A) ETUDE BIOLOGIQUE

Comme nous le savons déjà, Flaubert a passé sa jeunesse dans un milieu médical, d'où sa croyance au déterminisme physiologique, et son idée d'étendre à la psychologie, la méthode des sciences biologiques, c'est-à-dire de multiplier les observations objectives afin de peindre les choses dans leur exacte réalité, belle ou laide.

Dans UN COEUR SIMPLE, la petite Virginie, fille de Mme Aubain, est frappée d'une affection nerveuse, à la suite de l'incident du taureau - dont il sera parlé plus loin, à l'étude psychologique - ,

et dont elle reste très affaiblie. Après un séjour à Trouville, au bord de la mer, où sa mère l'avait emmenée sur le conseil du docteur, l'enfant semblait aller mieux et donner quelque espoir de guérison.

Elle meurt cependant quelques mois après, à Lisieux, au couvent où elle était pensionnaire, malgré tout ce que l'on avait tenté pour la sauver.

Voilà maintenant le tableau de Virginie, étendue sur son lit de mort. Que de vérité Flaubert a mis dans cette triste peinture!

"Dès le seuil de la chambre, elle aperçut Virginie étalée sur le dos, les mains jointes, la bouche couverte, et la tête en arrière sous une croix noire s'inclinant vers elle, entre les rideaux immobiles, moins pâles que sa figure. Mme Aubain, au pied de la couche qu'elle tenait dans ses bras, poussait des hoquets d'agonie." (181)

Devant la carence de Mme Aubain, annihilée par sa peine, - Félicité prend sur elle de s'occuper des restes de l'enfant. Pendant deux nuits, elle la veille sans cesser de la regarder:

"A la fin de la première veille, elle remarqua que la figure avait jauni, les lèvres bleuïrent, le nez se pinçait, les yeux s'enfonçaient. Elle les baisa plusieurs fois; et n'eût pas éprouvé un immense étonnement si Virginie les eût rouverts; pour de pareilles âmes le surnaturel est tout simple. Elle fit sa toilette, l'enveloppa de son linceul, la descendit dans sa bière, lui posa une couronne, étala ses cheveux. Ils étaient blonds, et extraordinaires de longueur à son âge. Félicité en coupa une grosse mèche, dont elle glissa la moitié dans sa poitrine, résolue à ne jamais s'en dessaisir." (182)

Puis le corps est ramené à Pont-l'Évêque, où l'enterrement a lieu.

Peu après la révolution de juillet 1830, Félicité vient au secours d'un vieux révolutionnaire, qui vivait abandonné de tous, dans les décombres d'une porcherie. Affalé sur son grabat, le malheureux, offroyablement malade, n'attendait que la mort, tandis que les gamins

lui jetaient des cailloux sans arrêt:

"il gisait, continuellement secoué par un catarrhe, avec des cheveux très longs, les paupières enflammées, et au bras une tumeur plus grosse que sa tête." (183)

Félicité le soigne jusqu'au bout:

"Quand le cancer eût crevé, elle le pansa tous les jours, quelquefois lui apportait de la galette, le plaçait au soleil sur une botte de paille; et le pauvre vieux, en bavant et en tremblant, la remerciait de sa voix éteinte, craignait de la perdre, allongeait les mains dès qu'il la voyait s'éloigner. Il mourut;..." (184)

Partie un jour à la recherche de son perroquet qui s'était échappé, Félicité tombe malade une première fois, ayant attrapé une angine; peu de temps après, elle est prise d'un mal d'oreilles:

"Trois ans plus tard, elle était sourde; et elle parlait très haut, même à l'église. Bien que ses péchés auraient pu sans déshonneur pour elle, ni inconvénient pour le monde, se répandre à tous les coins du diocèse, M. le curé jugea convenable de ne plus recevoir sa confession que dans la sacristie." (185)

Puis vient la mort de Mme Aubain:

"Au mois de mars 1853, elle fut prise d'une douleur dans la poitrine; sa langue paraissait couverte de fumée, les sangsues ne calmèrent pas l'oppression; et le neuvième soir, elle expira, ayant juste soixante-douze ans." (186)

A la suite de la mort de sa maîtresse, Félicité a des étourdissements, ses forces diminuant et ses yeux s'affaiblissent. Après Pâques, elle crache du sang et le docteur vient. Voulant savoir ce qu'elle a, la pauvre vieille est trop sourde pour entendre tout ce que dit le médecin. Elle ne comprend qu'un seul mot: "Pneumonie", et trouve naturel de mourir de la même maladie que sa patronne.

Puis, les oppressions et la fièvre augmentent. Elle n'a plus sa tête:

"Du mardi au samedi, veille de la Fête-Dieu toussa plus fréquemment. Le soir son visage était grippé, ses lèvres se collaient à ses gencives, des vomissements parurent; et le lendemain, au petit jour, se sentant très bas, elle fit appeler un prêtre." (187)

Presque inconsciente, Félicité parle de temps à autre à des ombres. Et, en pleine célébration de la Fête-Dieu:

"Son agonie commença. Un râle, de plus en plus précipité, lui soulevait les côtes. Des bouillons d'écume venaient aux coins de sa bouche, et tout son corps tremblait." (188)

Maintenant, s'approchant rapidement de son dernier souffle, la pauvre vieille servante s'éteint au cours de cette belle fête, comme dans une apothéose:

"Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une sensualité mystique; puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. Les mouvements de son cœur se ralentirent un à un, plus vagues chaque fois, plus doux, comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît; et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entr'ouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessous de sa tête." (189)

MADAME BOWARY, n'ayant pu trouver aucun secours, est désespérée par la saisie dont elle est menacée. Aussi se précipite-t-elle, - affolée, à la pharmacie Homais, se fait ouvrir le laboratoire et mange à pleine main d'une poudre blanche qu'elle retire du bocal aux toxiques. Elle veut se suicider. Son devoir est accompli.

Rentrée chez elle:

"Elle s'épiait curieusement, pour discerner si elle ne souffrait pas. Mais non! rien encore." (190)

Et elle pensait:

"Ah! c'est bien peu de chose, la mort! pensait-elle; je vais m'endormir, et tout sera fini!" (191)

Mais peu de temps après :

"Elle roulait sa tête avec un geste doux, plein d'angoisse, et tout en ouvrant continuellement les mâchoires, comme si elle eût porté sur sa langue quelque chose de très lourd. A huit heures, les vomissements reparaissent." (192)

Alors, après avoir été examinée par son mari qui, bien que médecin, ne comprend pas encore de quoi souffre sa femme :

"elle se mit à geindre, faiblement d'abord. Un grand frisson lui secouait les épaules, et elle devenait plus pâle que le drap où s'enfonçaient ses doigts crispés. Son pouls inégal était presque insensible maintenant.

Des gouttes suintaient sur sa figure bleuâtre, qui semblait comme figée dans l'exhalaison d'une vapeur métallique. Ses dents claquaient, ses yeux agrandis regardaient vaguement autour d'elle, et à toutes les questions elle ne répondait qu'en hochant la tête; même elle sourit doux ou trois fois." (193)

Très douloureusement travaillée par l'arsenic qu'elle a absorbé, la pauvre femme souffre atrocement, tandis que son mari, les yeux pleins de larmes, découvre la lettre par laquelle Emma l'informe qu'elle s'est empoisonnée.

Perdant la tête et ne sachant plus que faire, Charles appelle à l'aide deux de ses confrères, les Docteurs Canivet et Larivière.

A la suite des faibles tentatives de Charles Bovary,

"les symptômes s'arrêtèrent un moment" (194)

Emma paraît moins agitée, son mari reprend quelque espoir.

Mais, peu après la venue du Docteur Canivet, qui a prescrit de l'émétique, Emma devient plus mal.

"Elle ne tarda pas à vomir du sang. Ses lèvres se serrèrent davantage. Elle avait les membres crispés, le corps couvert de taches brunes, et son pouls glissait sous les doigts comme un fil tendu, comme une corde de harpe près de se rompre.

Puis elle se mettait à crier, horriblement. Elle maudissait le poison, l'invectivait, le suppliait de se hâter, et repoussait, de

ses bras raidis tout ce que Charles, plus agonisant qu'elle, - s'efforçait de lui faire boire. Il était debout, son mouchoir sur les lèvres, râlant, pleurant, suffoqué par des sanglots qui le secouaient jusqu'aux talons." (195)

Malgré l'assistance des Docteurs Canivet et Larivière et leurs efforts, c'est la mort dans l'âme que Charles Bovary, se rendant compte que sa femme ne peut plus être sauvée, se résoud à laisser venir le curé pour les derniers sacrements:

"Il y avait sur la table à ouvrage, recouverte d'une serviette blanche, cinq ou six petites boules de coton dans un plat d'argent près d'un gros crucifix, entre deux chandeliers qui brillaient. Emma, le menton contre sa poitrine, ouvrait démesurément les paupières: et ses pauvres mains se traînaient sur les draps, avec ce geste hideux et doux des agonisants." (196)

Puis:

"Pâle comme une statue, et les yeux rouges comme des charbons, Charles sans pleurer, se tenait en face d'elle au pied du lit, tandis que le prêtre, appuyé sur un genou, marmottait des paroles basses.

Elle tourna sa figure lentement, et parut saisie de joie à voir tout à coup l'étoile violette, sans doute retrouvant au milieu d'un apaisement extraordinaire la volupté perdue de ses premiers élancements mystiques, avec des visions de béatitude éternelle qui commençaient." (197)

Ayant reçu "l'extrême-onction":

"elle n'était pas aussi pâle, et son visage avait une expression de sérénité, comme si le sacrement l'eût guérie." (198)

Après avoir regardé autour d'elle, Emma demande son miroir sur lequel elle reste penchée un moment, se regardant.

"Alors elle se renversa la tête en poussant un soupir et retomba sur l'oreiller.

Sa poitrine aussitôt se mit à halcter rapidement. La langue tout entière lui sortit hors de la bouche; ses yeux, en roulant, pâlissaient comme deux globes de lampe qui s'éteignent, à la croire déjà morte, sans l'effrayante accélération de ses côtes, secoués par un souffle furieux, comme si l'âme eût fait des bonds pour se détacher." (199.)

Enfin, entendant "l'aveugle" qui chantait dans la rue:

"Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement... Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus." (200)

Et maintenant, dans l'EDUCATION SENTIMENTALE, voici la mort de M. Dambreuse. Déjà malade, la révocation du général Changarnier l'avait fort ému:

"Le soir même, il fut pris d'une grande chaleur dans la poitrine, avec une oppression à ne pouvoir se tenir couché. Des sangsues amenèrent un soulagement immédiat. La toux sèche disparut, la respiration devint plus calme; et, huit jours après, il dit en avalant un bouillon:

Ah! ça va mieux! Mais j'ai manqué faire le grand voyage!" (201)

Puis le même jour:

"Tout à coup, M. Dambreuse cracha le sang abondamment; "Les princes de la science", consultés, n'avisèrent à rien de nouveau. Ses jambes enflaient, et la faiblesse augmentait. Il avait témoigné plusieurs fois le désir de voir Cécile." (202)

Un soir, une hémoptysie affrayante s'étant déclarée, on a vite couru chez un prêtre:

"Enfin, un râle s'éleva. Les mains se refroidissaient, la face commençait à pâlir. Quelquesfois, il tirait tout à coup une respiration énorme; elles devinrent de plus en plus rares; deux ou trois paroles confusos lui échappèrent; il exhala un petit souffle en même temps qu'il tournait ses yeux, et la tête retomba de côté sur l'oreiller." (203)

C'est Frédéric qui veille la mort. Le lit avait été placé au milieu de la chambre, une religieuse au pied, un prêtre au chevet, et aussi un autre homme grand et maigre, l'air espagnol. Deux flambeaux brûlaient sur la table de nuit. Frédéric s'assied près du lit et regarde le corps de M. Dambreuse:

"Son visage était jaune comme de la paille; un peu d'écume sanguinolente marquait les coins de sa bouche. Il avait un foulard autour du crâne, un gilet de tricot, et un crucifix d'argent sur la poitrine, entre ses bras croisés." (204)

B) PHYSIONOMIES

Comme nous le savons, Flaubert pense que le milieu familial et social influe sur le caractère et même sur le sort de ses personnages. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour leur physionomie.

L'autour n'a pas toujours décrit, physiquement parlant, la physionomie de tous ses personnages. Il nous a cependant montré celle de quelques-uns d'entre eux.

Ainsi, dans UN COEUR SIMPLE, l'aspect physique de Félicité est sans doute l'une des causes de sa déception d'amour:

"Son visage était maigre et sa voix aiguë. A vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge;- et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique." (205)

MADAME BOVARY était une belle femme.

"Son profil était si calme... Il se détachait en pleine lumière, dans l'ovale de sa capote... Ses yeux aux longs cils courbes regardaient devant elle, et, quoique bien ouverts, ils semblaient un peu bridés par les pommettes, à cause du sang, qui battait doucement sous sa peau fine. Une couleur rose traversait la cloison de son nez. Elle inclinait la tête sur l'épaule, et l'on voyait entre ses lèvres le bout nacré de ses dents blanches." (206)

Maintenant, voilà Homais, le pharmacien d'Yonville, dont la description n'est que pur réalisme:

"Un homme en pantoufles de peau verte, quelque peu marqué de petite vérole et coiffé d'un bonnet de velours à gland d'or, se chauffait le dos contre la cheminée. Sa figure n'exprimait rien que la satisfaction de soi-même, et il avait l'air aussi calme dans la vie que le chardonneret suspendu au-dessus de sa tête dans une cage d'osier: c'était le pharmacien." (207)

Puis, à l'occasion des fameux Comices de Yonville, Monsieur le Préfet avait promis de venir les honorer de sa présence. N'ayant pu venir lui-même, il a envoyé un de ses conseillers de Préfecture à sa place, que Flaubert nous présente d'une manière très ironique, comme un personnage aussi banal qu'insignifiant :

"Alors on vit descendre du carrosse un monsieur vêtu d'un habit court à broderie d'argent, chauve sur le front, portant toupet à l'occiput, ayant le teint blafard et l'apparence des plus bénignes. Ses deux yeux, fort gros et couverts de paupières épaisses, se fermaient à demi pour considérer la multitude, en même temps qu'il levait son nez pointu et faisait sourire sa bouche rentrée... M. Le Conseiller, appuyant contre sa poitrine son petit tricorne noir." (208)

Tout d'abord, Flaubert nous dépeint Mme Arnoux, telle que Frédéric l'a vue la première fois, sur le bateau qui le menait à Nogent-sur-Seine.

"Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contourant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux." (209)

Puis

"Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait... Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être." (210)

Dans un autre passage, l'auteur nous montre Rosanette, un soir qu'elle dîne avec Frédéric, dans une auberge, près de la Seine :

"La table était près de la fenêtre, Rosanette en face de lui; et il contemplait son petit nez fin et blanc, ses lèvres retroussées, ses yeux clairs ses bandeaux châtain qui bouffaient, sa jolie figure ovale. Sa robe de foulard écru collait à ses épaules un peu tombantes; et, sortant de leurs manchettes tout unies, ses deux mains découpaient, versaient à boire, s'avançaient vers la nappe." (211)

Maintenant, voilà comment Frédéric voit Mme Dambreuse, lors de la première réception à laquelle il est invité par son mari:

"Frédéric l'observait. La peau mate de son visage paraissait tendue, et d'une fraîcheur sans éclat, comme celle d'un fruit conservé. Mais ses cheveux, tirebouchonnés à l'anglaise, étaient plus fins que de la soie, ses yeux d'un azur brillant, tous ses gestes délicats. Assise au fond, sur la causeuse, elle caressait les floches rouges d'un écran japonais, pour faire valoir ses mains, sans doute, de longues mains étroites, un peu maigres, avec des doigts retroussés par le bout. Elle portait une robe de moire grise, à corsage montant, comme une puritaine." (212)

Puis ensuite, à un bal:

"Elle avait une robe mauve garnie de dentelles, les boucles de sa coiffure plus abondantes qu'à l'ordinaire, et pas un seul bijou." (213)

Au milieu de toutes les autres femmes qui assistaient à cette soirée, Frédéric:

"la trouvait charmante, malgré sa bouche un peu longue et ses narines trop ouvertes. Mais sa grâce était particulière. Les boucles de sa chevelure avaient comme une languour passionnée, et son front couleur d'agate semblait contenir beaucoup de choses et dénotait un maître." (214)

Quant à M. Dambreuse, qui s'appelait de son vrai nom le "comte d'Ambreusc", dès 1825, abandonnant peu à peu sa noblesse et son parti, il s'était tourné vers l'industrie et la finance et avait amassé une fortune considérable. En outre, il était officier de la Légion - d'honneur, membre du Conseil Général de l'Aube, député et sans doute bientôt Pair de France. Quoique banquier et industriel, il affectait d'être contre le pouvoir en soutenant le "centre gauche".

Ayant été prie de remettre des papiers à M. Dambreuse, Frédéric l'aperçoit dans son cabinet de travail, qui écrit sur un bureau à cylindre:

"De loin, à cause de sa taille mince, il pouvait sembler jeune encore. Mais ses rares cheveux blancs, ses membres débiles et surtout la pâleur extraordinaire de son visage, accusaient un tempérament délabré. Une énergie impitoyable reposait dans ses yeux glauques, plus froids que des yeux de verre. Il avait les pommettes saillantes, et des mains à articulations noueuses." (215)

Le mardi où Frédéric a le bonheur d'obtenir enfin un rendez-vous de Mme Arnoux, qui avait promis d'aller le retrouver à l'angle des rues Tronchet et de Paradis. Celle-ci ne vient pas. Frédéric soupçonne tout, sauf la cause réelle de ce rendez-vous manqué: le petit Eugène, fils de Mme Arnoux, était tombé malade juste ce jour-là.

L'enfant toussait:

"Il avait les mains brillantes, la face rouge et la voix singulièrement rauque. L'embarras de la respiration augmentait de minute en minute." (216)

Sa mère le veille jusqu'au jour.

A huit heures, M. Arnoux, en s'en allant, promet d'envoyer un docteur.

"Eugène tenait sa tête de côté, sur le traversin, en fronçant toujours ses sourcils, en dilatant ses narines; sa pauvre petite figure devenait plus blême que ses draps; et il s'échappait de son larynx un sifflement produit par chaque inspirations." (217)

Mme Arnoux saisie d'épouvante appelle au secours.

"L'enfant se mit à arracher les linges de son cou, comme s'il avait voulu retirer l'obstacle qui l'étouffait, et il égratignait le mur, saisissait les rideaux de sa couchette, cherchant un point d'appui pour respirer. Son visage était bleuâtre maintenant, et tout son corps trempé d'une sueur froide, paraissait maigrir. Ses yeux hagards s'attachaient sur sa mère avec terreur." (218)

Devant les vaines interventions médicales, la pauvre mère chante une vieille chanson à son fils, elle le berce, l'emmailote. Elle tremble de peur car il semble aller plus mal. Pleine de courage, elle le soigne et le dorlote inlassablement. Enfin, après des heures

interminables, l'enfant semble aller mieux. Alors, le Docteur Colot arrive, seulement pour prononcer:

"Sauve"

Par toute cette description clinique, ainsi que par celles de la mort de Virginie, de Mme Aubain, du vieux révolutionnaire, de Félicité, de Mme Bovary et de M. Dambreuse, il semble Flaubert se montrer très pessimiste quant à l'efficacité des médecins. Surtout s'ils se trouvent en présence d'une maladie grave. C'est là que l'auteur met en pratique l'un de ses principes réalistes: "Son coup d'oeil médical de la vie". Pour toutes ses descriptions médicales, il a préalablement consulté des livres de médecine où il a noté tous les symptômes des affections, mortelles ou non, qu'il dépeint.

C) DOCUMENTATION

Pour UN COEUR SIMPLE, en vue de se mettre en mesure de décrire Loulou, le perroquet de Félicité, avec exactitude, Flaubert consulte des ouvrages spécialisés. Il a même rapporté de Rouen un AMAZONE empaillé qu'il a placé sur sa table de travail afin de s'en emplir l'âme.

Le cacatoès de Félicité:

"s'appelait Loulou. Son corps était vert, le bout de ses ailes rose, son front bleu, et sa gorge dorée." (219)

Félicité

"entreprit de l'instruire; bientôt il répéta: "Charmant garçon! Serviteur, monsieur! Je vous salue, Marie! Il était placé auprès de la porte, et plusieurs s'étonnaient qu'il ne répondît pas au nom de Jacquot, puisque tous les perroquets s'appellent Jacquot." (220)

Loulou recherche la compagnie. Il n'est jamais si heureux que le dimanche, quand plusieurs personnes se réunissent chez Mme Aubain:

"Il cognait les vitres avec ses ailes, et se démenait si furieusement qu'il était impossible de s'entendre." (221)

Lorsqu'il parle du perroquet, Flaubert le montre avec des mots si justes et si bien choisis qu'on le voit vraiment vivre. C'est à la fois réaliste et artistique.

D'humeur joviale, Loulou aimait Bourais:

"La figure de Bourais, sans doute, lui paraissait très drôle. Dès qu'il l'apercevait il commençait à rire, à rire de toutes ses forces. Les éclats de sa voix bondissaient dans la cour, l'écho les répétait, les voisins se mettaient à leurs fenêtres, riaient aussi; et, pour n'être pas vu du perroquet, M. Bourais se coulait le long du mur, en dissimulant son profil avec son chapeau, atteignait la rivière, puis entraît par la porte du jardin; et les regards qu'il envoyait à l'oiseau manquaient de tendresse." (222)

Un matin du terrible hiver de 1837, Félicité trouve Loulou mort, la tête en bas. Elle refuse de croire à une mort naturelle et pense qu'il a été empoisonné par Fabu qui ne l'aimait pas.

Alors, elle pleure tellement que sa maîtresse lui dit de le faire empailler. Pour cela, elle le porte à Honfleur.

Une fois empaillé, elle installe Loulou sur une cheminée:

"Chaque matin, en s'éveillant, elle l'apercevait à la clarté de l'aube, et se rappelait alors les jours disparus, et d'insignifiantes actions jusqu'en leurs moindres détails, sans douleur, pleine de tranquillité." (223)

Voici maintenant le mariage de MADAME BOVARY. Flaubert en fait un tableau si vivant et plein de couleurs que c'est un vrai film documentaire d'une cérémonie nuptiale de campagne au XIX siècle.

On y voit, non seulement tout le cérémonial matrimonial suivant lequel les grands personnages ruraux - tels que Maître Rouault, sa fille Emma, Charles Bovary et ses parents - avaient l'habitude de célébrer les mariages au temps de l'auteur, mais aussi les vêtements des invités dans leurs plus petits détails et leur pittoresque.

"Les conviés arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur." (224)

Puis, arrivés aux Bertaux, la ferme du Père Rouault, où la fête a lieu, tous ces gens descendant de leurs véhicules, en se frottant les genoux ou en s'étirant les bras:

"Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pélerines à bouts croisés dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attachés dans le dos avec une épingle, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs." (225)

Suivant leurs différentes positions sociales, les messieurs "avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habits - vestes bons habits, entourés de toute la considération d'une famille, et qui ne servaient de l'armoire que pour les solennités; redingotes à grandes basques flettant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cerclée de cuivre à sa visière; habits - vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux et dont les pans semblaient avoir été coupés à même un seul bloc, par la hache du charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses, de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos francé à petits plis et la taille attachée très bas par une ceinture cousue." (226)

Puis, tout le monde va à la mairie à pied et en revient de même, une fois terminée la cérémonie à l'église:

"Le cortège, d'abord uni comme une seule écharpe de couleur, qui ondulait dans la campagne, le long de l'étroit sentier serpentant entre les blés verts, s'allongea bientôt et se coupa en groupes différents, qui s'attardaient à causer. Le ménétrier allait en avant avec son violon empanaché de rubans à la coquille; les mariés venaient ensuite, les parents, les amis tout au hasard, et les enfants restaient derrière, s'amusant à arracher les clochettes des brins d'avoine, ou à se jouer entre eux, sans qu'on les vît." (227)

De retour à la ferme, on se dirige vers le "hangar de la charretterie" où la table est dressée.

"Il y avait dessus quatre aloyaux, six fricassées de poulets, du veau à la casserole, trois gigots et, au milieu, un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille." (228)

On n'a pas oublié les boissons: cidre et vin à profusion. Puis il y a de grands plats de crème jaune, des tourtes et des nougats et enfin un superbe gâteau, une pièce montée qui fait pousser des cris à toute l'assistance:

"À la base, d'abord c'était un carré de carton bleu figurant un temple avec portiques, colonnades et statuettes de stuc tout autour dans des niches, constellées d'étoiles en papier doré; puis se tenait au second étage un donjon en gâteau de Savoie, entouré de menues fortifications en angélique, amandes, raisins secs, quartiers d'oranges; et enfin, sur la plate-forme supérieure, qui était une prairie verte où il y avait des rochers avec des lacs de confiture et des bateaux en écailles de noisettes, on voyait un petit Amour, se balançant à une escarpolette de chocolat, dont les deux poteaux étaient terminés par deux boutons de rose naturelle, en guise de boules au sommet." (229)

Le réalisme de Flaubert apparaît encore dans son tableau de la luxueuse soirée à laquelle le ménage Bovary est invité au château de la Vaubyessard, chez le Marquis d'Andervilliers.

Pour décrire ce château dans son exactitude, l'auteur a pris sa documentation en visitant le château de Cailly, situé dans les environs de Ry, qui lui a servi de modèle pour Yonville-l'Abbaye.

La description de la Vaubyessard répond à celle du château de Cailly.

A leur arrivée à la Vaubyessard, entouré de nombreux domestiques, le Marquis lui-même s'avance, et, offrant son bras à Mme Bovary, il introduit le docteur et sa femme dans le vestibule :

"Il était pavé de dalles en marbre, très haut, et le bruit des pas avec celui des voix y retentissait comme dans une église." (230)

Les hommes étaient assis à une grande table, dans le vestibule, tandis que les dames dînaient dans la salle à manger, avec le marquis et la marquise :

"Emma se sentit, en entrant, enveloppée par un air chaud, mélange du parfum des fleurs et du beau linge, du fumet des viandes et de l'odeur des truffes. Les bougies des candélabres allongeaient des flammes sur des cloches d'argent; les cristaux à facettes, couverts d'une buée mate, se renvoyaient des rayons pâles; des bouquets étaient en ligne sur toute la longueur de la table, et, dans les assiettes à large bordure, les serviettes, arrangées en manière de bonnet d'évêque, tenaient entre le bâillement de leurs deux plis chacune un petit pain de forme ovale." (231)

Naturellement, au cours de ce magnifique dîner, servi par un maître d'hôtel de grand style et à l'ancienne mode, entourées de dames élégantes et distinguées et de messieurs en habit, tous décorés, portant de hautes cravates et une fleur à leur boutonnière, Emma se sentait transportée au milieu du bonheur dont elle avait toujours rêvé.

La soirée s'avancait, l'air devenait lourd lorsque :

"Un domestique monta sur une chaise et cassa deux vitres; au bruit des éclats de verre; Mme Bovary tourna la tête et aperçut dans le jardin, contre les carreaux, des faces de paysans qui regardaient. Alors le souvenir des Bortaux lui arriva. Elle revit la ferme, la mare bourbeuse, son père en blouse sous les pommiers, et elle se revit elle-même, comme autrefois, écrémant avec son doigt les terrines de lait dans la laiterie. Mais, aux fulgurations de l'heure présente, sa vie passée, si nette jusqu'alors s'évanouissait tout entière, et elle doutait presque de l'avoir vécue." (232)

Flaubert nous montre Emma mécontente de son état originel par contraste avec la vie luxueuse au château. Son mépris est redoublé encore lorsqu'elle aperçoit par hasard les paysans. Elle regrette son mariage et la médiocrité de son existence. C'est le point culminant qui fait changer sa vie. Petit à petit Emma s'écarte de la vie provinciale qui l'entoure.

Maintenant, ce sont ces fameux Comices, tant attendus des Yonvillais. C'est une grande manifestation agricole, mais qui se veut de niveau départemental, puisque le Préfet doit venir la présider. Les Comices agricoles sont destinés à favoriser le progrès de l'agriculture. C'est pourquoi il y a des récompenses pour les fermiers qui présentent les plus beaux animaux d'élevage.

Flaubert qui avait assisté aux Comices de Darnétal, en a certainement tiré la documentation qui lui était nécessaire pour décrire la documentation qui lui était nécessaire pour décrire la scène de ceux de Yonville. Parlant des comices, l'auteur les traite de :

"Ineptes cérémonies rustiques." (233)

Les bourgeois de Yonville ont revêtu leurs plus beaux habits, pour se mêler aux paysans qui arrivent en foule de tous les environs.

"Le pré commençait à se remplir, et les ménagères vous heurtaient avec leurs grands parapluies, leurs paniers et leurs bambins. Souvent il fallait se dé ranger devant une longue file de campagnardes, servantes en bas bleus, à souliers plats, à bagues d'argent, et qui sentaient le lait, quand on passait près d'elles. Elles marchaient en se tenant par la main, et se répandaient ainsi sur toute la longueur de la prairie, depuis la ligne des trembles - jusqu'à la tente du banquet. Mais c'était le moment de l'examen, et les cultivateurs, les uns après les autres, entraient dans une manière d'hippodrome que formait une longue corde portée sur des bâtons." (234)

Puis c'est la description des animaux qui attendent d'être présentés au comité.

"Les bêtes étaient là, le nez tourné vers la ficelle, et alignant confusément leurs groupes inégaux. Des porcs assoupis enfonçaient en terre leur groin: des veaux beuglaient; des brebis bêlaient; les vaches, un jarret relié, étalaient leur ventre sur le gazon, et, ruminant lentement, clignaient leurs paupières lourdes, sous les moucherons qui bourdonnaient autour d'elles." (235)

Ces deux descriptions qui ne constituent qu'une partie de la manifestation des Comices agricoles, n'ont pratiquement aucun lien avec l'action centrale du roman, mais ce sont des tableaux réellement vécus et qui renforcent la note réaliste de MADAME BOVARY.

Cette fête paysanne poursuit son déroulement normal, mais Flaubert corse son tableau de deux autres éléments: le déploiement de la force militaire représentée par un détachement de la garde nationale commandé par un colonel et les pompiers de Yonville, sous les ordres de Binet; enfin le Représentant du Préfet, son comportement et surtout son discours, aussi prétentieux que ridicule.

Si Flaubert a ajouté ainsi une note pittoresque par la description des uniformes de la garde nationale et des pompiers, c'est avec la plus grande ironie qu'il fait agir et parler le Représentant du Préfet.

Revenons maintenant à L'EDUCATION SENTIMENTALE, au moment où Arnoux emmène Frédéric à un célèbre bal masqué. Il sait qu'il s'y trouvera beaucoup de courtisanes dont il pense que Frédéric sera heureux de faire la connaissance.

"Un groom leur ouvrit la porte, et ils entrèrent dans l'antichambre, où des paletots, des manteaux et des châles étaient jetés en pile

sur des chaises. Une jeune femme, en costume de dragon Louis XV, la traversait en ce moment-là. C'était Mlle Rose-Annette Bron, la maîtresse du lieu." (236)

C'est le premier contact de Frédéric et de Rosanette, courtisane renommée. C'est chez elle que se retrouvent, la plupart des messieurs distingués de Paris, ceux d'âge mûr en particulier, qui aiment s'amuser au dehors de chez eux.

Depuis cette première soirée chez Rosanette, que l'on appelle aussi la Maréchale dans le monde où elle vit, Frédéric, attiré par sa beauté, retourne souvent chez elle.

Rosanette, très connue dans la haute société masculine de Paris, accorde ses faveurs, contre beaucoup d'argent, à plusieurs de ces Messieurs. Bien que généralement très belle, et souvent admirée pour l'élégance et le luxe dont elle s'entoure, elle est généralement méprisée.

En présence de Rosanette, Frédéric ne peut résister au charme de sa beauté. Il a maintenant pour elle un désir physique auquel il finit par succomber. Mais il continue néanmoins à voir Madame Arnoux :

"La fréquentation de ces deux femmes faisait dans sa vie comme deux musiques: l'une folâtre, emportée divertissante, l'autre grave et presque religieuse; et, vibrant à la fois, elles augmentaient toujours, et peu à peu se mêlaient, car, si Mme Arnoux venait à l'offleurer du doigt seulement, l'image de l'autre, tout de suite, se présentait à son désir, parce qu'il avait, de ce côté-là, une chance moins lointaine; et, dans la compagnie de Rosanette, quand il lui arrivait d'avoir le cœur ému, il se rappelait immédiatement son grand amour." (237)

A cette époque, les courses de chevaux offrent un grand divertissement aux parisiens. A cette occasion, Frédéric et Rosanette s'y sont rendus en voiture. C'est le début de leur amour. Ils

s'amuse beaucoup et Frédéric ne doute plus de son bonheur.

Flaubert nous fait pénétrer avec eux dans l'hippodrome et, selon sa technique, il nous décrit alors dans ses moindres détails: le champ de Mars, les turfistes et l'atmosphère du champ de courses.

"Le public des courses, plus spécial dans ce temps là, avait un aspect moins vulgaire; c'était l'époque des sous-pieds, des collets de velours et des gants blancs.

Les plus enthousiastes s'étaient placés, en bas, contre la piste, défendue par deux lignes de bâtons supportant des cordes; dans l'ovale immense que décrivait cette allée, des marchands de coco agitaient leur crécelle, d'autres vendaient le programme des courses, d'autres criaient des cigares, un vaste bourdonnement s'élevait; les gardes municipaux passaient et repassaient; une cloche, suspendue à un poteau couvert de chiffres, tinta. Cinq chevaux parurent, et on rentra dans les tribunes." (238)

Rosanette est très connue à Paris. Aux courses,

"Des gentlemen la reconnurent, lui envoyèrent des saluts. Elle y répondait en disant leurs noms à Frédéric. C'étaient tous comtes, vicomtes, ducs et marquis; et il se rengorgeait, car tous les yeux exprimaient un certain respect pour sa bonne fortune." (239)

Alors, pour Frédéric, ce ne sont que visites, invitations, théâtre, dîners fins dans les grands restaurants ou chez Rosanotte.

"il fallait de l'argent pour posséder ces femmes-là, il jouerait à la Bourse le prix de sa ferme, il serait riche, il écraserait de son luxe la Maréchale et tout le monde. Le soir venu, il s'étonna de n'avoir pas songé à Mme Arnoux.

Tant mieux! à quoi bon?" (240)

Pour vivre à Paris, dans le milieu des Arnoux et avoir en même temps Rosanotte, à laquelle il tient beaucoup physiquement, Frédéric est obligé de s'adapter. Il lui faut donc tout d'abord de l'argent et aussi une carrière. Lui, de tempérament si romantique, se voit forcé de devenir matérialiste.

Pour en terminer avec les descriptions documentaires de la vie à Paris au XIX siècle, il ne faut pas oublier la question des

duels qui avaient encore assez souvent lieu entre personnages distingués. Un jour Cisy blasphémait en parlant de Mme Arnoux, Frédéric, très en colère, lui lance une assiette au visage. Le duel est inévitable. Tous deux vont risquer leur vie. Cisy ne peut se contrôler et s'évanouit, tandis que Frédéric, qui a peur aussi, garde son sang-froid. Reginbard dit à Frédéric, dont il est le témoin:

"Si vous avez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas, je connais çà! La crainte est naturelle à l'homme." (241)

Se demandant s'il aura peur, Frédéric devient très pâle, une angoisse abominable le saisit. Et,

"tout à coup, il aperçut sa mère, en robe noire, des images incohérentes se déroulèrent dans sa tête. Sa propre lâcheté l'exaspéra. Il fut pris d'un paroxysme de bravoure, d'une soif carnassière. Un bataillon ne l'eût pas fait reculer. Cette fièvre calmée, il se sentit, avec joie, inébranlable." (242)

Cependant, de caractère profondément solide, Frédéric reprend son calme. C'est à cause de son sang-froid que Frédéric est déjà le vainqueur de ce duel.

Nous allons passer maintenant aux funérailles de M. Dambreuse. C'est Frédéric qui s'occupe de leur organisation.

"Il se transporta premièrement à la mairie pour faire la déclaration; puis, quand le médecin des morts eut donné un certificat, il revint à la mairie dire quel cimetière la famille choisissait et pour s'entendre avec le bureau des pompes funèbres."

L'employé exhiba un dessin et un programme, l'un indiquant les diverses classes d'enterrement, l'autre le détail complet du décor." (243)

Ayant acheté le terrain au cimetière, Frédéric retourne à l'hôtel Dambreuse. Le tombeau était déjà commandé. Enfin vient le jour des funérailles. Devant la grande porte de l'hôtel, sur un immense

drap noir, l'écusson de M. Dambreuse, occupant un carré de velour, se répète trois fois:

"Il était "de sable au senestrochère d'or, à point fermé, ganté d'argent", avec la couronne de comte, et cette devise: "Par toutes voies",." (244)

Ensuite, tous partent pour le cimetière, derrière le corbillard.

"La fosse de M. Dambreuse était dans le voisinage de Manuel et de Benjamin Constant." (245)

Mais une fois le cercueil descendu,

"La terre, mêlée de cailloux, retomba; et il ne devait plus en être question (de M. Dambreuse) dans le monde." (246) "

III, OBJECTIVITE

Flaubert est réaliste car il observe impartialement l'âme de ses personnages à travers leurs actes. Il ne fait jamais intervenir ses sentiments personnels, mais - donne des descriptions précises qui permettent au lecteur de tirer eux-même leurs conclusions.

Dans UN COEUR SIMPLE, Félicité fait confiance à Théodore, dont elle devient amoureuse. Celui-ci lui ayant juré fidélité, elle nourrit de grande espoirs de bonheur. Soudain, elle apprend que son Théodore vient d'épouser une vieille femme très riche. C'est une terrible déception qui la plonge dans un chagrin désordonné.

Un peu plus tard, Félicité entre au service de Mme Veuve Aubain, une bourgeoise de Pont-l'Evêque.

Madame Aubain, comme beaucoup de bourgeoises de cette époque, est une femme dure et sans cœur. Elle pense à ses propres peines,

mais se refuse à partager celles des autres.

Bien que peu payée et que sa maîtresse ne lui fasse jamais aucune gentillesse, Félicité reste toute sa vie au service de cette famille et lui donne tout son dévouement.

Retournons maintenant à MADAME BOVARY, le pharmacien Homais, très sentencieux est contre les curés. Il est représentant de la science. Il méprise le Clergé et les offices religieux. La religion lui paraît comme symbole de l'absurdité. Pourtant, il a son propre Dieu, celui qui l'a envoyé au monde pour remplir ses devoirs de citoyen et de père de famille.

"J'ai une religion, ma religion, et même j'en ai plus qu'eux tous, avec leurs momeries et leurs jongleries! J'adore Dieu, au contraire! Je crois en l'Être suprême, à un Créateur, quel qu'il soit, peu m'importe, qui nous a placés ici-bas pour y remplir nos devoirs de citoyen et de père de famille; mais je n'ai pas besoin d'aller, dans une église, baiser des plats d'argent, et d'engraisser de ma poche un tas de farceurs qui se nourrissent, mieux que nous! Car on peut l'honorer aussi bien dans un bois, dans un champ, ou même en contemplant la voûte éthérée, comme les anciens... Aussi je n'achète pas un bonhomme du bon Dieu qui se promène dans son parterre la canne à la main, loge ses amis dans le ventre des baignoires, meurt en poussant un cri et réussite au bout de trois jours." (247)

Voici maintenant un passage du discours aux Conices de Yonville du ridicule Conseiller de Préfecture:

"Messieurs,

Qu'il me soit permis, dis-je, de rendre justice à l'administration supérieure, au gouvernement, au monarque, messieurs à notre souverain, à ce roi bien-aimé à qui aucune branche de la prospérité publique ou particulière n'est indifférente, et qui dirige à la fois d'une main si ferme et si sage le char de l'État parmi les périls incessants d'une mer orageuse, sachant d'ailleurs faire respecter la paix comme la guerre, l'industrie, le commerce, l'agriculture et les beaux-arts." (248)

Par ces deux tirades, l'auteur montre toute son ironie et le mépris profond qu'il a de la sottise et des sots.

L'EDUCATION SENTIMENTALE est à la fois un roman personnel, le roman de la désillusion et l'histoire d'une époque. C'est aussi une sorte de roman social.

"Flaubert a fait revivre le Paris de la monarchie de Juillet, travaillé par la fièvre des révolutions, peuplé d'une jeunesse déjà découragée parce qu'elle est assez intelligente et assez forte pour concevoir un idéal, mais pas assez pour le réaliser." (249)

Ce qui est important pour Flaubert, c'est
"d'emboîter ses personnages dans les événements politiques
de 48." (250)

Après la révolution de 1848, la Monarchie de Juillet n'est plus. C'est la République, avec des troubles populaires et socialistes.

Du temps de Louis-Philippe, M. Dambreuse, banquier et industriel, soutenait la gauche. Maintenant, qu'il n'y a plus de roi, il est effrayé, il a peur pour sa fortune, comme tous les bourgeois de ce temps-là.

Deslauriers, avocat, cherche à se faire aider par M. Dambreuse, député à la Législative pour obtenir quelque haut poste dans une importante société. Puis, il pense à intéresser Dambreuse à une fusion de toutes les compagnies houillères en une seule, où bien entendu, il recevrait quelque poste de direction.

Quant à Arnoux, il est pratiquement ruiné par le changement de pouvoir dû à la révolution, qui a arrêté le travail de sa fabrique.

Dans UN COEUR SIMPLE, l'héroïne de ce conte, Félicité, une fille de la campagne qui n'a reçu aucune éducation, est orpheline très jeune.

Elle est bonne et dévouée avant tout, mais si bonne et si dévouée qu'elle semble quelquefois stupide. Elle est pour le moins naïve.

En tout cas, elle se montre toute sa vie d'une fidélité à toute épreuve pour ceux auxquels elle s'est attachée.

Elle reste fidèle à sa maîtresse jusqu'au bout. Mme Aubain n'avait pourtant, rien d'attirant ni d'aimable. Félicité aime tendrement Virginie, la fille de sa patronne, ainsi que Victor, son neveu et seul parent.

Enfin, elle se prend d'une profonde amitié pour Loulou, son perroquet, qu'elle fait empailler quand il est mort et le confond ensuite avec le Saint-Esprit.

Cependant, comme le démontre l'incident du taureau où elle sauve la vie de Mme Aubain et de ses deux enfants, au risque d'y perdre la sienne, elle n'est pas sans courage.

Un soir d'automne, alors que les Aubain et Félicité se promènent dans les herbages, ils sont attaqués par un taureau furieux, qui se rue sur eux, baissant le muffle et secouant ses cornes, tandis qu'il beugle horriblement. Pour permettre à sa maîtresse et à ses enfants d'échapper à ce danger, Félicité, au péril de sa vie, ramasse de grosses mottes de terre qu'elle jette dans les yeux de l'animal.

Une fois Mme Aubain, Paul et Virginie hors de danger, Félicité, acculée par la bête de plus en plus furieuse, n'a que le temps de se couler entre les barreaux d'une barrière.

"Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-Evêque. Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque." (251)

Ici, l'auteur veut nous faire sentir dans toute son admirable réalité, l'humilité naturelle de cette pauvre fille, qui ne trouve rien d'extraordinaire à l'acte de courage qu'elle vient d'accomplir.

Dans MADAME BOVARY, Flaubert nous montre son héroïne, une petite paysanne ayant reçu un certain vernis d'éducation au couvent où elle a été élevée et dont elle est revenue pleine de rêves.

En se mariant avec Charles Bovary, la pauvre Emma a cru qu'elle allait pouvoir réaliser ses rêves et trouver le bonheur.

Malheureusement pour elle, la réalité de sa vie en est loin.

"La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient, dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. Il n'avait jamais été curieux, disait-il, pendant qu'il habitait Rouen, d'aller voir au théâtre les acteurs de Paris. Il ne savait ni nager, ni faire des armes, ni tirer le pistolet, et il ne put, un jour, lui expliquer un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman... Mais il n'enseignait rien, celui-là ne savait rien, ne souhaitait rien. Il la croyait heureuse." (252)

Bien que les Bovary aient quitté Tostes pour aller habiter Yonville, la pauvre Emma sombre toujours dans l'ennui. Tout ce qui l'entoure n'est que médiocrité.

Devant une telle monotonie, des médiocrités comme son mari et Homais, il est facile de comprendre la chute de Mme Bovary, puis

son désespoir final à la suite des déceptions que lui ont causées Rodolphe et Léon Dupuis.

Revenons encore une fois à L'EDUCATION SENTIMENTALE. A la fin, après tous ses rêves et toutes ses déceptions, Frédéric est devenu matérialiste. Il est l'amant de Mme Dambreuse bien avant la mort de son mari, tandis que Rosanette, qui a un enfant de lui, a déçuté de changer de vie.

Mme Dambreuse, persuadée que son mari lui laisserait son immense, par testament, avait longtemps souhaité la mort de M. Dambreuse, pour épouser Frédéric, son amant.

Lui, Frédéric, s'était laissé séduire par ce mariage qui lui promettait la grande vie.

Une grave déception les attendait. Peu avant sa mort, le banquier avait refait son testament par lequel il laissait toute sa fortune à sa nièce, Cécile.

Sur le conseil de Mme Arnoux, Frédéric reste quand même décidé à épouser la veuve Dambreuse. Finalement, ce mariage ne se fait pas.

Quant à Rosanette, devenue une femme sérieuse à cause de son amour pour Frédéric, elle lui donne un fils.

Frédéric

"mena dès lors une existence double, couchant religieusement chez la Maréchale et passant l'après-midi chez Mme Dambreuse, si bien qu'il lui restait à peine, au milieu de la journée, une heure de liberté." (253)

Quand il était chez Rosanette, les yeux de Frédéric retombaient sur son fils.

"Il se le figurait jeune homme, il en ferait son compagnon; mais ce serait peut-être un sot, un malheureux à coup sûr. L'illégalité de sa naissance l'opprimerait toujours; mieux aurait valu pour lui ne pas naître, et Frédéric murmurait: "Pauvre enfant!" le coeur gonflé d'une incompréhensible tristesse." (254)

C'est certainement l'une des scènes les plus éouvantes de
L'EDUCATION SENTIMENTALE.

A partir de ce moment, Frédéric ne sait plus quoi faire avec toutes ses femmes.

Quand il arrivait en retard chez Mme Dambreuse, elle le grondait pour son inexactitude. Il lui racontait alors une histoire.

Il fallait en inventer aussi pour Rosanette qui ne comprenait pas à quoi il employait toutes ses soirées. Un jour qu'il se trouvait chez lui, les voilà qui arrivent toutes deux, presque en même temps.

"Il fit sortir la Maréchale et cacha Mme Dambreuse, en disant que sa mère allait arriver.

Bientôt ces mensonges le divertirent; il répétait à l'une le serment qu'il venait de faire à l'autre, leur envoyait deux bouquets semblables, leur écrivait en même temps, puis établissait entre elles des comparaisons; il y en avait une troisième toujours présente à sa pensée." (255)

Selon un critique, Frédéric Moreau est le fils naturel d'Emma Bovary. Il rêve sa vie dans son amour très pur, mais impossible, pour Mme Arnoux. Puis croyant trouver une consolation à cet amour, c'est aussi pour lui une sorte de chute quand il se prend de passion physique pour Rosanette dont il a un fils illégitime qui d'ailleurs lui inspire une grande pitié, tandis qu'il est aussi l'amant de Mme Dambreuse.

Au début du roman, Frédéric est un jeune homme purement romantique. Au fur et à mesure des déceptions et des malheurs qui

l'accablent, il devient de plus en plus réaliste et reste de plus en plus indifférent au mal qu'il rencontre autour de lui, et dont il est souvent l'auteur.

Tous les portraits des personnages de la bourgeoisie que Flaubert nous présente sont très réalistes et même quelquefois teintés de satyrisme ou d'ironie. On peut vraiment dire que cet auteur est un parfait photographe, aussi bien du physique que de l'âme.

Dans l'EDUCATION SENTIMENTALE tout particulièrement, on est obligé de constater que Flaubert s'est livré à une étude psychologique très profonde de ses héros. En recherchant le document vécu par des descriptions précises et minutieuses de ses personnages et du milieu où ils vivent, et étant entré ainsi dans la voie de l'observation méthodique et objective, Flaubert est certainement à l'origine de la littérature naturaliste.